





Henning Mankell, né en 1948, est romancier et dramaturge. Depuis une dizaine d'années, il vit et travaille essentiellement au Mozambique – « ce qui aiguise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Il a commencé sa carrière comme auteur dramatique, d'où une grande maîtrise du dialogue. Il a également écrit nombre de livres pour enfants couronnés par plusieurs prix littéraires, qui soulèvent des problèmes souvent graves et qui sont marqués par une grande tendresse. Mais c'est en se lançant dans une série de romans policiers centrés autour de l'inspecteur Wallander qu'il a définitivement conquis la critique et le public suédois. Cette série, pour laquelle l'Académie suédoise lui a décerné le Grand Prix de littérature policière, décrit la vie d'une petite ville de Scanie et les interrogations inquiètes de ses policiers face à une société qui leur échappe. Il s'est imposé comme le premier auteur de romans policiers suédois. En France, il a reçu le prix Mystère de la Critique, le prix Calibre 38 et le Trophée 813.



Henning Mankell

LES CHAUSSURES  
ITALIENNES

R O M A N

*Traduit du suédois  
par Anna Gibson*

*Éditions du Seuil*

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

*Italienska skor*

EDITEUR ORIGINAL

Leopard Förlag, Stockholm

© 2006, Henning Mankell

ISBN original : 978-91-7343-129-3

ISBN 978-2-0211-7877-7

(ISBN 978-2-02-094465-6, 1<sup>re</sup> publication)

© Éditions du Seuil, 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quand la chaussure va, on ne pense  
pas au pied.

TCHOUANG-TSEU

Le contraire d'une vérité banale, c'est  
une erreur stupide.

Le contraire d'une vérité profonde, c'est  
une autre vérité profonde.

NIELS BOHR

L'amour est une main douce qui écarte  
lentement le destin.

SIGFRID SIWERTZ





La glace



Je me sens toujours plus seul quand il fait froid.

Le froid de l'autre côté de la vitre me rappelle celui qui émane de mon propre corps. Je suis assailli des deux côtés. Mais je lutte, contre le froid et contre la solitude. C'est pourquoi je creuse un trou dans la glace chaque matin. Si quelqu'un, posté sur les eaux gelées avec des jumelles, me voyait faire, il me prendrait pour un fou. Il croirait que je prépare ma mort. Un homme nu dans le froid glacial, une hache à la main, en train de creuser un trou ?!

Au fond je l'espère peut-être, ce quelqu'un, ombre noire dans l'immensité blanche qui me verra un jour et se demandera s'il ne faut pas intervenir avant qu'il ne soit trop tard. Pour ce qui est de me sauver, en tout cas, c'est inutile. Je n'ai pas de projets de suicide.

Dans un autre temps, juste après la catastrophe, il m'est arrivé, oui, de vouloir en finir. Pourtant, je ne suis jamais passé à l'acte. La lâcheté a toujours été une fidèle compagne de ma vie. Maintenant comme alors, je pense que le seul enjeu, pour un être vivant, est de ne pas lâcher prise. La vie est une branche fragile suspendue au-dessus d'un abîme. Je m'y cramponne tant que j'en ai la force. Puis je tombe, comme les autres, et je ne sais pas ce qui m'attend. Y a-t-il quelqu'un en

bas pour me recevoir ? Ou n'est-ce qu'une froide et dure nuit qui se précipite à ma rencontre ?

La glace se maintient.

L'hiver est rude, en cette année des débuts du nouveau millénaire. Quand je me suis réveillé ce matin, dans l'obscurité de décembre, j'ai cru entendre la glace chanter. Je ne sais pas d'où me vient cette idée que la glace chante. Peut-être de mon grand-père, qui est né sur cette île ; peut-être est-ce quelque chose qu'il me racontait quand j'étais petit.

Le bruit qui m'a réveillé ne venait pas de la chatte, ni de la chienne. J'ai deux animaux qui dorment plus profondément que moi. Ma chatte est vieille et pleine de courbatures ; ma chienne est sourde de l'oreille droite et elle entend mal de l'oreille gauche. Je peux passer à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçoive.

Mais ce bruit ?

J'ai écouté dans le noir. Vu la provenance du son, ce devait être la glace qui bougeait, malgré tout – bien qu'ici, au fond de la baie, elle ait une épaisseur d'au moins dix centimètres. Un jour de la semaine dernière où j'étais plus inquiet que d'habitude, je suis parti à pied vers l'endroit où la glace rencontre la mer. J'ai vu alors que la glace s'étendait sur plus d'un kilomètre au-delà des derniers îlots. Ici, au fond de la baie, elle ne devrait donc pas être en mesure de bouger. Pourtant, ce matin, elle bougeait. Elle se soulevait, s'abaissait, craquait et chantait.

Tout en écoutant le bruit, j'ai pensé que la vie avait défilé très vite. Je suis ici maintenant. Un homme de soixante-six ans, solvable, porteur d'un souvenir qui le taraude en permanence. J'ai grandi dans une pauvreté impossible à imaginer aujourd'hui dans ce pays. Mon

père était serveur de restaurant – un serveur humilié et obèse –, ma mère s'évertuait à faire durer l'argent du ménage. Je me suis extirpé de ce puits. Enfant, je passais mes étés à jouer ici même, sur l'île de mes grands-parents, sans la moindre idée de ce temps qui rétrécit sans cesse. À cette époque, mes grands-parents étaient des gens actifs, la vieillesse ne les avait pas encore réduits à une attente immobile. Lui sentait le poisson et elle, il lui manquait toutes les dents. Elle était toujours gentille, pourtant c'était effrayant de voir son sourire s'ouvrir comme un trou noir.

Il y a un instant, j'en étais encore au premier acte. Voilà que l'épilogue a déjà commencé.

La glace chantait dehors dans l'obscurité, et moi je me demandais si je n'allais pas avoir un infarctus. Je me suis levé et j'ai pris ma tension. Tout était en ordre : 15/9, pouls normal, soixante-quatre pulsations-minute. Je n'avais mal nulle part, excepté un élancement à la jambe gauche. C'est habituel chez moi, et ça ne m'inquiète pas. Mais la glace, là-bas dans le noir, me remplissait de malaise. On aurait dit un chœur de voix indistinctes. Je suis descendu à la cuisine, je me suis assis à la table et j'ai attendu l'aube. Les murs en rondins craquaient. À cause du froid, ou peut-être parce qu'une souris courait dans l'un de ses passages secrets.

Le thermomètre extérieur indique dix-neuf degrés au-dessous de zéro.

Je vais faire aujourd'hui ce que je fais tous les jours en hiver. J'enfile un peignoir de bain et des bottes coupées, je prends la hache et je descends jusqu'au ponton. Il me faut peu de temps pour creuser mon trou, vu que la glace n'a jamais le temps de bien se reformer à cet endroit. Puis je me mets nu et je m'immerge. Ça

fait mal, mais à peine suis-je ressorti de là que le froid se transforme en chaleur intense.

Je descends dans mon trou noir pour sentir que je suis encore en vie. Après le bain, c'est comme si la solitude reflue un peu. Un jour, je mourrai peut-être sous le choc du froid. J'ai pied là où je m'immerge ; je ne disparaîtrai donc pas sous la glace, je resterai debout dans le trou d'eau, qui règlera rapidement autour de moi, et c'est Jansson qui me découvrira. Jansson est le type qui distribue le courrier par ici, sur les îles.

Il ne comprendra jamais, jusqu'à la fin de ses jours, ce qui a bien pu se passer.

Ça m'est égal. J'ai organisé ma maison comme une forteresse imprenable, sur cet îlot dont j'ai hérité. Quand je grimpe en haut du rocher qui est derrière la maison, je vois la mer. Il n'y a rien d'autre, de ce côté, à part quelques îlots, des gros cailloux en réalité, dont le dos noir et luisant hérissé à peine la surface de l'eau ou la couverture de glace. Si je me retourne, sur mon rocher, je vois l'archipel intérieur, qui est nettement plus dense. Mais nulle part je n'aperçois d'autre maison que la mienne.

Bien entendu, ce n'est pas ainsi que j'avais imaginé les choses.

Cet endroit était censé devenir ma maison de campagne. Pas cette espèce d'ultime bastion où je vis reclus. Chaque matin, après m'être trempé dans mon trou – ou, l'été, dans la mer –, je m'interroge. Comment ai-je pu en arriver là ?

Je sais ce qui est arrivé. J'ai commis une faute. Et j'ai refusé d'en assumer les conséquences. Si j'avais su ce que je sais aujourd'hui, qu'aurais-je fait ? Aucune idée. Mais une chose est sûre : je ne serais pas forcé de

rester ici comme un prisonnier du bout du bout de l'archipel.

J'aurais dû suivre le plan établi.

La décision de devenir médecin m'est venue très tôt : ça s'est fait le jour de mes quinze ans, quand mon père m'a invité au restaurant, à ma très grande surprise. Lui qui était serveur et qui livrait, pour préserver sa dignité, un combat opiniâtre pour ne travailler que le midi, jamais le soir – si on prétendait l'obliger à travailler le soir, il refusait, et je me souviens encore des larmes de ma mère les fois où il revenait à la maison en annonçant qu'il avait démissionné de son travail –, voilà qu'il voulait soudain m'emmener dîner dehors. Ils se sont disputés, ma mère et lui, elle ne voulait pas que j'y aille, et pour finir elle s'est enfermée dans leur chambre. C'était son habitude, quand on la contrariait. À certaines périodes particulièrement difficiles, elle y restait presque tout le temps. Il flottait en permanence dans cette chambre une odeur de lavande et de larmes. Moi, dans ces cas-là, je dormais sur la banquette de la cuisine et mon père, avec de grands soupirs, étalait un matelas par terre.

Dans ma vie professionnelle, j'ai eu affaire à beaucoup de gens en pleurs : des gens qui allaient mourir, d'autres qui devaient accepter le fait qu'un proche était atteint d'une maladie incurable. Mais leurs larmes n'ont jamais exhalé un parfum semblable à celles de ma mère. En route vers le restaurant, mon père m'a expliqué qu'elle était trop sensible. Je me demande encore ce que j'ai répondu à cela. Que pouvais-je dire ? Mon premier souvenir d'enfant, c'est ma mère en pleurs, et capable de pleurer pendant des heures, à cause de l'argent qui manquait, de cette pauvreté qui grignotait chaque jour

de notre vie. Mon père paraissait ne pas l'entendre. S'il la trouvait de bonne humeur quand il rentrait le soir, tout allait bien ; si elle pleurait enfermée dans sa chambre qui sentait la lavande, tout allait bien aussi. Mon père consacrait ses soirées à ranger sa collection de soldats de plomb, puis à les aligner de telle ou telle façon pour reconstituer quelque bataille historique. Juste avant que je ne m'endorme, il lui arrivait de venir s'asseoir sur le bord de mon lit ; il me caressait la tête et me disait sur un ton de regret que ma mère était si sensible qu'il était malheureusement impossible de me donner un frère ou une petite sœur.

J'ai grandi en terrain inhabité, entre larmes et soldats de plomb. Et avec un père qui s'obstinait à répéter que le point commun entre un serveur et un chanteur d'opéra, c'est qu'il leur faut de bonnes chaussures pour bien travailler.

Sa volonté l'avait donc emporté sur celle de ma mère et nous étions attablés au restaurant. Quand le serveur s'est approché pour prendre notre commande, mon père lui a posé une foule de questions précises au sujet du rôti de veau sur lequel il a finalement arrêté son choix. Moi, j'ai pris le hareng de la Baltique. Les étés sur l'île m'avaient appris à aimer le poisson. Le serveur s'est éloigné.

Pour la première fois de ma vie, j'ai été autorisé à boire un verre de vin. Ivresse immédiate. Le repas fini, mon père m'a souri, et m'a demandé ce que je voulais faire plus tard.

Je n'en avais aucune idée. Mon père s'était saigné aux quatre veines pour me payer le collège, mais ce bâtiment sinistre, avec ses professeurs miteux et ses couloirs qui sentaient la laine mouillée, n'offrait aucun



espace pour réfléchir à un avenir. Là-bas, l'enjeu était de survivre un jour après l'autre, de ne pas se faire surprendre à négliger ses devoirs, de ne pas s'attirer d'observations. Le lendemain était toujours très proche ; imaginer un horizon au-delà de la fin du trimestre relevait de l'impossible. Aujourd'hui encore, je n'ai aucun souvenir d'avoir jamais parlé d'avenir avec mes camarades.

– Tu as quinze ans, a insisté mon père. Le moment est venu de choisir un métier. Que penses-tu de la restauration ? Tu pourrais gagner de l'argent en faisant la plonge et te payer un voyage en Amérique après ton brevet. C'est une bonne chose de voir du pays, à condition d'avoir de bonnes chaussures.

– Je ne veux pas devenir serveur.

Ça avait fusé malgré moi. Je n'ai pas réussi à interpréter la réaction de mon père : était-il déçu ou soulagé ? Il a bu une gorgée de vin et caressé du bout du doigt l'arête de son nez. Ensuite il m'a demandé si je n'avais réellement aucun projet.

– Non.

– Tu dois bien avoir une idée. Quelle est ta matière préférée ?

– La musique.

– Tu sais chanter, toi ? Première nouvelle.

– Je ne sais pas chanter.

– Tu as appris un instrument en cachette ?

– Non.

– Alors pourquoi la musique ?

– Ramberg, le prof de musique, ne s'occupe pas de moi.

– Que veux-tu dire ?

– Il ne s'intéresse qu'à ceux qui savent chanter. Les autres, il ne les voit même pas.

– Tu veux me dire que ta matière préférée, c’est celle où tu n’existes pas ?

– La chimie, ce n’est pas mal non plus.

Mon père était perplexe. Un moment, il a paru se perdre dans les souvenirs de sa pauvre scolarité à lui, pour tenter de se rappeler s’il existait à l’époque une matière nommée chimie, et moi, pendant ce temps, je le regardais, comme ensorcelé. Je voyais mon père se transformer sous mes yeux. Auparavant, je n’avais jamais noté le moindre changement chez lui à part sa tenue vestimentaire, ses chaussures, et ses cheveux qui devenaient de plus en plus gris. Là, il se produisait sous mes yeux une chose totalement inattendue. Comme si, dans sa soudaine impuissance, je voyais mon père pour la première fois. Malgré tout le temps qu’il avait passé sur le bord de mon lit, ou à nager avec moi quand nous étions dans l’archipel, il m’avait toujours paru très lointain. Voilà que je le découvrais, désarmé et étonnamment proche. J’ai compris que j’étais plus fort que l’homme qui me faisait face, de l’autre côté de la nappe blanche du restaurant où un orchestre de chambre jouait une musique que personne n’écou-  
tait, pendant que la fumée de cigarette se mêlait aux parfums capiteux et que le niveau du vin, dans son verre, baissait une nouvelle fois.

Tout à coup, j’ai su ce que j’allais lui dire. J’ai aperçu mon avenir, ou plutôt je l’ai créé à cet instant précis. Mon père m’observait, de son regard gris-bleu. Le moment de faiblesse qu’il avait eu semblait passé. Mais je l’avais vu, et je ne l’oublierais jamais.

– Pourquoi aimes-tu la chimie ? a-t-il demandé.

– Parce que je veux être médecin et que, pour ça, il faut connaître les substances chimiques. Je veux être un médecin qui opère.

– Quoi, tu veux tailler dans les gens ?

Il avait pris un air dégoûté.

– Oui.

– Mais tu ne peux pas devenir médecin avec un brevet d'études...

– Je veux continuer, passer le bac.

– Pour farfouiller avec tes doigts dans les tripes des gens ?

– Je veux être chirurgien.

C'est à cet instant que le plan de ma vie m'est apparu. Jusque-là, je n'avais jamais songé une seule seconde à devenir médecin. Je ne m'évanouissais pas à la vue du sang ou quand on me faisait une piqûre, mais je n'avais absolument pas imaginé de passer ma vie dans les hôpitaux. Quand nous avons repris le chemin de la maison en ce soir d'avril, mon père légèrement gris, moi avec mes quinze ans étourdis par le vin, j'ai compris que je n'avais pas seulement répondu à mon père. Je m'étais fait une promesse à moi-même.

Je serais médecin. Je consacrerai ma vie à tailler dans les corps humains.

Aucun courrier aujourd'hui.

Hier non plus, il n'y en avait pas. Jansson, le facteur de l'archipel, vient quand même. Il y a douze ans, je lui ai pourtant interdit d'accoster à mon ponton si c'était pour m'apporter de la réclame. Je n'en pouvais plus des promotions sur le lard salé et les ordinateurs. Je lui ai dit que je ne voulais avoir aucun contact avec ces gens qui me pourchassaient avec leurs offres spéciales. La vie n'est pas une affaire de bons de réduction, voilà ce que j'essayais d'expliquer à Jansson. La vie, au fond, c'est quelque chose de sérieux. Il y a un enjeu, je ne sais pas lequel, mais il faut tout de même *croire* qu'il existe, et que le sens caché se trouve un cran au-dessus des chèques-cadeaux et des tickets de grattage.

Ça a provoqué une prise de bec, qui n'était ni la première, ni la dernière. Parfois je crois que ce qui nous unit, Jansson et moi, c'est la rage. N'empêche qu'après ce jour-là il ne m'a plus jamais apporté de réclame. La dernière fois qu'il avait quelque chose pour moi, c'était une lettre de la commune. Cela fait sept ans et demi maintenant. Un jour d'automne, avec avis de grand frais de nord-est et niveau de la mer bas, je m'en souviens. La commune m'informait qu'elle

– Et alors ? Les enfants ne vont pas bien si on ne leur dit pas la vérité. Les mensonges les tourmentent, de la même manière qu'ils nous tourmentent, nous, les adultes.

Il est remonté dans son bateau et a enclenché la marche arrière. Je suis allé chercher une hache dans la remise, je suis retourné auprès de l'épave et je l'ai taillée en pièces. C'était facile, le bois était pourri.

Je venais de finir ce travail et de me redresser quand j'ai senti une douleur fulgurante à la poitrine. J'ai tout de suite compris ce que c'était, après l'avoir tant de fois diagnostiqué chez les autres. Angor. Angine de poitrine. Je me suis assis sur une pierre, j'ai inspiré profondément, j'ai ouvert ma chemise et j'ai attendu. La douleur a disparu au bout de dix minutes. J'ai attendu encore dix minutes avant de remonter, très lentement, jusqu'à la maison. Il était onze heures du matin. J'ai appelé Jansson. J'avais de la chance, c'était un jour sans courrier. Je ne lui ai rien expliqué ; j'ai juste demandé qu'il vienne me chercher.

– Tu t'es décidé vite, ce coup-ci.

– Que veux-tu dire ?

– D'habitude tu t'y prends une semaine à l'avance.

– Tu peux venir me chercher, oui ou non ?

– Je serai là dans une demi-heure.

Une fois au port, je lui ai dit que je reviendrais probablement le jour même, mais je ne savais pas encore à quelle heure. Jansson était au bord d'exploser de curiosité, mais je ne lui ai rien dit de plus.

Au centre médical, j'ai expliqué ce qui s'était produit. Après une attente, on m'a fait passer les examens habituels, plus un électrocardiogramme, et j'ai parlé à un médecin – sans doute l'un de ces innombrables intérimaires qui font la navette entre plusieurs centres, vu

que ceux-ci ne parviennent pas à attirer un praticien de façon durable. Il m'a prescrit les médicaments habituels et m'a renvoyé vers l'hôpital pour des examens approfondis.

J'ai appelé Jansson de la réception. Puis j'ai acheté deux bouteilles de cognac et j'ai repris le chemin du port.

Ce n'est qu'après coup, de retour sur l'île, que j'ai ressenti la peur. La mort m'avait empoigné, histoire de tester ma résistance. J'ai bu un verre de cognac. Puis je suis sorti sur les rochers et j'ai crié droit vers la mer. J'ai crié ma peur, déguisée en rage.

La chienne me contemplait à distance.

Je ne voulais plus être seul. Je ne voulais pas devenir un de ces rochers qui observent en silence le passage imperturbable des jours, du temps.

Le 3 décembre, je suis allé à l'hôpital pour le bilan prescrit. Mon cœur n'était pas dans un état alarmant, m'a-t-on dit. Les médicaments, l'exercice et une alimentation équilibrée suffiraient à me maintenir en vie de longues années encore. Le médecin était un homme de mon âge. Je lui ai dit que j'avais été médecin, moi aussi, mais que j'avais choisi depuis quelques années de m'occuper d'un domaine de pêche dans l'archipel. Il m'a écouté avec une indifférence aimable et m'a dit, en guise d'adieu, que mon angor était vraiment bénin.

Louise est revenue le 7 décembre. La température avait chuté, l'automne cédait enfin la place à l'hiver. L'eau de pluie dans les failles des rochers gelait à présent la nuit. Louise avait appelé de Copenhague en demandant que Jansson passe la prendre sur le port. Elle a coupé la communication avant que j'aie pu l'interroger davantage. J'ai allumé le radiateur dans sa